

reproduisons d'abord une partie de l'exorde de cette pièce, qui apparaît aux archives sous ce titre :

SERMON

*Dextra tua, Domine, percussit inimicum.
Votre main, Seigneur, a frappé l'ennemi.*

(*Exod. 15.*)

“EXORDE.—Rien n'arrive ici-bas sans l'ordre ou la permission de Dieu. Attribuer aux hommes, à leur degré d'habileté, de valeur, d'expérience, les bons ou mauvais succès de leurs entreprises, c'est méconnaître la souveraine sagesse qui, du haut de son trône éternel, dispose comme il lui plaît du sort des Etats et des Empires, et permet souvent qu'ils n'aient rien de fixe et de certain que l'inconstance même et l'instabilité qui les agite sans cesse. Si Pharaon et son armée sont ensevelis dans les flots de la mer Rouge ; si Sennacherib est obligé de lever avec précipitation le siège de Jérusalem ; si les troupes d'Holopherne se retirent honteusement de devant Béthulie ; ce n'est ni à Moïse, ni à Ézéchias, ni à Judith que l'on doit rapporter ces événements heureux. La main de Dieu seule opère tous ces prodiges : *Dextra tua, Domine, percussit inimicum.* Ainsi, il est glorieux pour le contre-amiral Horatio Nelson, d'avoir été l'instrument dont le Très-Haut s'est servi pour humilier une puissance injuste et superbe. Mais, qui d'entre nous, mes frères, ignore assez les principes de sa religion pour ne pas rapporter à Dieu tout le succès des armes de ce savant et célèbre guerrier.”

Ici, messire Plessis remercie Dieu du succès qu'il a accordé aux armes anglaises.

Son sermon est divisé selon les règles les plus classiques de la rhétorique.

Après l'exorde vient la proposition, qui n'est autre chose qu'une louange au Seigneur et une réjouissance pour ses bienfaits, en ce qui touche du moins la victoire inespérée des Anglais.

Ensuite c'est la division. Là, le curé Plessis établit :

1. Que cette victoire humilie et confond la France ;
2. Qu'elle relève la gloire de la Grande Bretagne et couronne sa générosité ; (*Le récent exil des Acadiens, sans doute.*)
3. Qu'elle assure le bonheur particulier de cette province.

Là-dessus le sieur Plessis invite ses auditeurs à redire avec action de grâces : *Dextra tua, Domine, percussit inimicum.*

Ah ! pauvres Canadiens-français ! On comprend pourquoi le clergé est demeuré avec vous.

La faim est son excuse. La soif aussi : l'exécrable soif de l'or.

M. Plessis, toujours classique, développe alors les points de sa confirmation.